

# CONFINÉOR

FAIRE AVEC CE QUI NOUS RESTE

Marc Chopy

exposition  
du vendredi 11 décembre 2020  
au samedi 23 janvier 2021

La matérialisation de l'exposition confineur est construite et se lit à partir d'un ensemble de cercles, ou d'ovales, plus ou moins concentriques au poteau qui porte la poutre maitresse de l'étage et situé presque au centre de la salle.

L'exposition en quelque sorte s'investit par la marche, le souffle, le regard rivé au sol comme en un état de pensée lorsqu'on se promène en suivant le rythme de ses pas qui perçoivent la texture des lieux qu'on traverse et en se laissant guider, garde libre l'esprit. Spectateur, on peut donc appliquer ce tournoiement, presque rituel, jusqu'à élever insensiblement son regard à l'horizon des murs.

C'est en cela que l'intérieur du basculeur est une sorte d'extérieur rêvé. Sans doute reproduisant, la manière dont le temps de confinement pourrait l'illustrer par "tourner en rond", comme autrefois les prisonniers en réclusion le faisaient lors de leur promenade quotidienne !

L'exposition est un monde métaphorique où des sculptures ont pris beaucoup de la matière de la réalité environnante, dans une densité de l'espace contracté, en amalgamant toute l'énergie possible de la couleur, mais aussi ma mémoire filtrée de l'histoire de la peinture telle que je l'ai absorbée, éprouvée, aimée, phantasmée et pratiquée pour produire une sorte d'état de jubilation, d'imprévisibilité et d'impermanence. Presque dans une auto-dérision de l'artiste pris dans un double enfermement.

{Extrait du livre *Confineor, faire avec ce qui nous reste*, pour parcourir l'exposition}

Confineor est une suite d'oeuvres, entre peinture et sculpture, exécutées pour me délier de cette angoisse du confinement, angoisse et joie en même temps. Pourtant cette attitude semble être celle d'un temps d'atelier habituel. J'ai l'impression de me retrouver dans un contexte ordinaire de ma création. Est-ce à dire qu'il s'agit d'une commune réalité de l'artiste que d'être confiné de tout temps à l'atelier ? Dans la cellule de mon imaginaire ? Le monde au-delà, une quête du réel qui semble à portée de main et s'échappe ? (p.10)

C'est là que, saisi par le confinement décidé le 16 mars, je devrais travailler dans les conditions de cet instant et avec les clauses de ce temps. J'ai là avec moi une partie du matériel de mon atelier, dont l'autre partie demeure à Saint-Etienne. Mes outils habituels, certains matériaux. Cependant je devrais faire avec ce qui me reste et trouver d'autres voies pour habiter convenablement ce temps de confinement. (p.7)

Les choses sont venues toutes seules dans les interstices de ce monde parmi les restes que

j'ai trouvés, ici ! Des objets, des matériaux, des rebuts, des accents du paysage, des signes posés parmi les réseaux de la nature, dans les cultures, une certaine incidence de la lumière et de l'horizon si large. Les blocs de soleil tombés parmi les champs, les forêts au lointain, des morceaux de forêts jetés au sol qui proviennent des coupes. Le ciel si vaste qui vient créneler les montagnes du Vercors, parfois, quand l'azur est transparent. Les restes c'est aussi ma distance à l'art qui se manifeste et se conçoit dans ses chapelles actuelles. Ce qui a été aussi déjà exploré par d'autres tant d'auteurs et d'auteures dans le monde passé et actuel. (p.8)

Faire avec ce qui nous reste

“Coronavirée ou faire avec», les bribes de confineur.

Maintenant je construis, j'agis, je prends, je mêle des galets et des chutes de bois du basculeur.

Aujourd'hui je fais avec le peu, le presque rien : carton, galet, branche, colle polyuréthane, etc... J'habilite des portions d'art.

Je veux réédifier chaque jour l'oeuvre de l'apparition de l'art.

Mais à quoi sert l'art ?

Faire durer quelque chose qui me précède, existe au-delà de mon action ? M'entraîne dans son orbite.

Donc cela revient à poursuivre coûte que coûte ma pratique que j'ai commencée il y a quarante six ans !

Une habitude ?

Une nécessité ?

Mais à quoi sert cette pratique ?

Elle est comme ma poutre faitière de vivre,

mais qu'est-ce qui me fait vivre et à quoi sert-il de vivre ?

Parce que j'existe au centre d'un contrat poétique et aimant du monde.

Je suis un passant qui va tout seul, passant, passant, passant, trépassant.

Et tout autour afin de sertir la vie, il y a l'art, l'amour, le désir, le plaisir, la douleur ou la haine, la connaissance, la conscience.

Parfois hâtif, un rayon de conscience.

(p.43/44)

Cependant faire avec ce qui nous reste

après que soit passé le vent violent de l'histoire de la terre, il passe encore,

tourne et charrie avec lui de plus en plus de tourments et de force.

Ainsi il vient toucher à l'histoire (aux histoires) de l'humanité en abattant ses maisons, sa culture, son environnement.

Nous voici amputés des raccords à la biodiversité

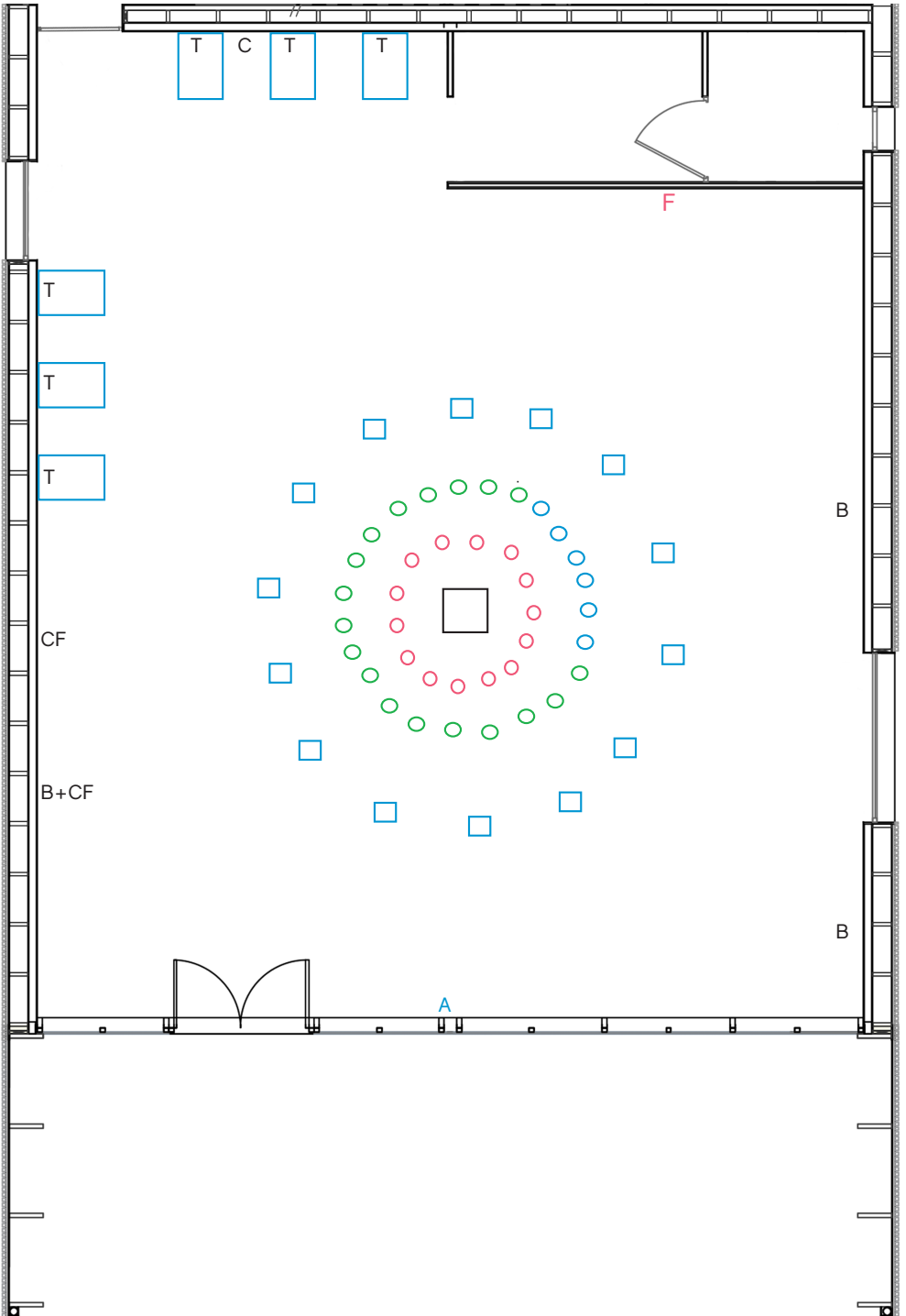
ce qui nous brode de tous nos corps à la texture du vivant.

On doute parfois de l'éternité de l'art qui devient une poussière

lorsque l'efface le grand trauma, le coup de boutoir de la

déréliction et des disparitions.

(p.45)



# PIECES EXPOSEES

**Marc Chopy**

**Code couleur rose + lettre F**

*Fragments de conscience (série)*  
et *Quilles des yeux (série)*, 2020.  
Peinture sur sections de bois.

**Code couleur bleu + sur les 6  
tables + lettre A**

*Assemblages, associations,  
amalgames (série)*, 2020. Pierres  
(galets, lave de Bouzents, basalte), bois, bambou, PVC,  
contreplaqué de douglas, peint à  
l'acrylique et encre acrylique.

**Code couleur vert -**

*Galets basculeur (série)*, 2020.  
Galets peints.

**Lettre T**

*Temporelles, intemporelles (série)*,  
2020.

Toiles sur châssis peintes et  
peintures sur planches de  
douglas et sur chutes de PVC.

**Lettre B**

*Basculement et effondrement  
(série)*, 2020. Eclats de hêtre  
peint et contreplaqué de douglas.

**Lettres CF**

*Cruci-fiction*, 2020. Contreplaqué  
de douglas et bambou peint.

**Lettre C**

*Intrus au petit chien*, 2020. Bois  
peint.

Dans la boîte (nanotecture)

*Atelier improbable*, 2020.

Table (bois et contreplaqué de  
douglas), céramiques peintes,  
escabeau, lampe, murs peints  
à l'encre acrylique.

## La série *fragments de conscience*

Un mètre carré de conscience.

Ou scions de conscience.

Qui pourraient être aussi tranches et quilles de conscience ! — faut-il les abattre ? —

Autant de branches que je coupe en sections, ma scie à onglet installée sur la terrasse du porche, elles forment des tronçons, lourds à la main, semblant chargés d'un poids de racines qui ont été trompées, révoquées.

Ces branches nous les avons dégagées des arbres terrassés par la neige inhabituelle de novembre, les feuillages surpris par le poids de la neige ont rompu leurs branches, désossé leurs troncs. J'ai installé ces morceaux en faisceaux, en hutte pour le regard. J'ai toujours aimé le bois, le peindre en bleu charron, le coudre, le lier, prélever ces morceaux comme un acte primitif d'appropriation. En faire des semblants de trophées, des habitats précaires de l'art, des totems dédiés à la fiction narrative de l'humanité.

Là, je vais l'habiller et l'habiter de peinture uniquement sur sa tranche lisse et aplanie par la scie. Comme si en coupant s'était révélé un basculeur coincé dans le cercle de la coupe. Ainsi je révèle en série autant de basculeurs que de sections possibles. (p.19/20)

## La série *fiction en croix* surnommée, "cruci-fiction"

Des morceaux de contreplaqué de Douglas liés entre eux, plutôt en croix de Saint-André, offrant la résistance au péril, avec basculeurs inclus. Ou une souffrance cachée dans cette forme ? (p.20)

## La série de *basculement et effondrement*

Où gouttent des pierres, des flux d'écorce, avant l'aubier.

Ils résultent d'éclats de hêtre trouvés pendant une promenade qui forment de grandes aiguilles de plus de deux mètres de longueur. Je viens les adjoindre à deux basculeurs comme des larmes coulant de la couleur, reliant le sol au mur.

Elles marquent le désespoir de ce qui se défait jour après jour de la nature, rompent notre illusion, nous somment de regarder ce basculement du monde.

(p.20)

## La série *quilles des yeux*

Des morceaux de bois debout (dans les deux sens du terme). Ils ont à voir avec ce qu'en 2015 dans ce que j'ai appelé "monmusée éphémèredetousleslieux", où je dessinais des yeux, des

yeux, des bouches, des formes (basculeurs) partout lors de promenades, sur les pierres, les feuilles d'arbres, les coupes de bois, des déchets industriels, des emballages plastique.

Photographiés, parce que ces dessins laissés à l'abandon sur les matériaux trouvés, devenaient la preuve du visage et de la personnalité d'un lieu vivant, mimant le regard interrogatif du monde en train de subir de violents changements. Des yeux qui larminoient pour des visages qui habiteraient le cours des rivières, dieux cachés des murmures de l'eau du bruissement fluide des ruissellements, regard sur la fragilité du disparu ou de ce qui est en train de disparaître sous nos yeux.

Une vidéo transmet cette apparition d'un visage des eaux, dans le cours d'une rivière.

Ces quilles en oeil, pour avoir fréquenté l'amitié des arbres, je veux leur rendre le ciel de la couleur qu'ils n'auront plus.

J'aurai pu les appeler Caïn !

Ces scions debout, ils incarnent presque des marcheurs qui nous regardent.

L'art ça te regarde ?

Et la peinture est encore là, possible ?

Elle se trouve installée sur un bout de bois.

dans son rond horizontal,

et provoque un affrontement de l'oeil vu à l'oeil qui voit. (p.21/22)

La série des assemblages, associations, amalgames

Planches (de la construction du basculeur), galets (ramassés durant les sorties et promenades consenties au confinement, partout ici, on trouve des tas de galets immenses !) écoins laissés après la coupe des arbres, plaques de pierre rapportées de mon atelier, branches, morceaux de tuyaux PVC, formes étranges abandonnées et trouvées etc...

Dits "de l'autre côté du miroir". Des sculptures dont les supports à trois pieds constituent un refuge. Poussés contre le mur avec un miroir qui reflète l'envers de la peinture, ils font la lumière sur tous leurs secrets. Ce qu'il y a derrière chaque création. (p.25)

La série *Temporelles intemporelles*

C'est une série de petites peintures en cours, qui se poursuivra au coeur et pendant la période de l'exposition telle une parabole du confinement. Peut-être que l'espace et le temps se sont refermés sur confineur, en une poursuite perpétuelle de sa création ou de son ouvrage. (p.27)



Il y a "l'atelier improbable" réalisé au sein de la Nanotecture, où la résidence improbable d'un confinement dans 3,6 m<sup>2</sup>.

Ce petit espace conçu et construit comme une boîte expérimentale, devient pendant un temps cette archéologie d'un confinement plastique, et sa métaphore. Il est à la fois un atelier en activité, dont l'objet se limite à lui-même : espace, mur, plafond, sol et ce qu'il contient, et à travers la vie de l'artiste qui a amassé et enclos, ici, dans ce presque interstice spatial, toute son énergie créatrice, le temps d'un confinement.

Le passage des heures, les pratiques et agissements de l'art dans cet espace.

L'envahissement et la recherche d'une issue vers la beauté, le retour à la simplicité des temps ordinaires, au miracle de l'art comme rédemption, exutoire, consolation, interrogation, besoin fondamental de l'expression du vivant et de la pensée.

Ce lieu devient aussi prétexte à la distanciation sociale puisque la surface restreinte de la "Nanotecture", oblige physiquement à la présence d'une seule personne à la fois.

Mais aussi permet au spectateur cette jouissance de la solitude du regard contemplatif, qui accorde de se retrouver dans le silence et l'observation comme une